

Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 55 (2008)

Heft: 1: Fascicule français. Recherches littéraires en Suisse

Artikel: Érasme, Rabelais, Montaigne et les jeunes pousses de la littérature renaissance

Autor: Elslande, Jean-Pierre van

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-270844>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Érasme, Rabelais, Montaigne et les jeunes pousses de la littérature renaissante

De tous les écrits pédagogiques humanistes, le plus connu est sans doute *La Civilité puérile* d'Érasme. Publié par Froben, à Bâle, en 1530, l'ouvrage connaît, très vite, un formidable succès dans l'Europe entière : traduit en anglais, allemand, français, néerlandais et même en tchèque, il est adapté, imité, plagié à l'envi. C'est qu'à l'heure où les anciens cadres anthropologiques et sociaux de l'Europe médiévale ont pratiquement disparu sans pour autant avoir encore laissé place à ceux de l'Ancien Régime, il dispense de très utiles recommandations concernant le maintien corporel, les gestes, la tenue vestimentaire, l'expression du visage, les manières de table et l'art de la conversation, bref dessine les contours d'un idéal comportemental qui vient heureusement combler un vide en la matière¹. Mais son succès vient aussi de ce que l'enfance y joue un rôle primordial. Adressé à un tout jeune prince dont Érasme entend faire un modèle universel, *La Civilité puérile* accrédite en effet l'idée selon laquelle les premières années de l'existence humaine constituent un moment privilégié au cours duquel peuvent être durablement inculqués, en latin comme dans les langues vernaculaires, quelques principes élémentaires de politesse en même temps que quelques rudiments linguistiques, bases nécessaires donnant leur assise aux autres savoirs². Merveilleusement disponible par nature, l'enfant est malléable. Il faut alors en profiter pour le modeler durablement dans son rapport aux autres, à lui-même et à Dieu, car sa très grande réceptivité ne fait pas seulement de lui le destinataire privilégié d'un savoir fondamental, elle lui permet de se conformer au plus vite aux articles de ce savoir pour qu'advienne une humanité meilleure. Jeune, vif et souple, il compose donc, dans *La Civilité puérile*,

¹ Sur l'importance de la *Civilité puérile* dans l'Europe des débuts de la modernité, voir Jacques Revel, « Les usages de la civilité », in Philippe Ariès et Georges Duby (éds.), *Histoire de la vie privée*, Paris, Seuil, 1999, vol. 3, pp. 167-208.

² *La Civilité puérile* est dédiée au jeune Henri, fils d'Adolphe, prince de Veere et arrière-petit-fils d'Antoine de Bourgogne. Les préceptes qui s'y trouvent énoncés lui sont directement adressés, tout au long de l'ouvrage, sur le modèle rhétorique et hautement pédagogique de l'*epistola monitoria*. Ils sont au fondement même du programme d'éducation érasmien, marqué par les valeurs universalistes de l'évangélisme.

une figure idéalisée, tout entière tournée vers l'avenir et incarnant de façon emblématique les promesses de l'humanisme renaissant. La culture avait pu sembler un instant vieillie ? La voilà qui prend soudain, avec lui, un fameux coup de jeune.

Pourtant, il y a loin de l'enfant sage conçu par Érasme à l'enfant imaginé, dans les mêmes années, par Rabelais, tout comme il y a loin des promesses esquissées dans *La Civilité puérile* aux fameuses réflexions pédagogiques formulées par Montaigne, quelque cinquante ans plus tard, dans *Les Essais*. Les pages qui suivent voudraient précisément interroger le sens de cet écart et montrer que si Rabelais et Montaigne évoquent longuement l'enfance, c'est pour s'approprier librement la *doxa* pédagogique des humanistes afin de mieux penser, dans leurs œuvres, le rapport de la littérature au savoir officiel.

Des élèves modèles ?

De fait, les points communs entre l'éducation idéale imaginée par les humanistes et celle reçue par Gargantua et Pantagruel ne manquent pas. Après avoir d'abord perdu son temps auprès des sophistes, Gargantua reçoit une solide formation lettrée sous la direction de son précepteur Ponocratès : lecture des Écritures saintes au lever, suivie de trois bonnes heures de lecture commentée ; constitution de florilèges tirés des meilleurs auteurs. L'enfant se met-il alors à table pour se restaurer ? « Aussitôt estoit leue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses »³, avant que ne soient égrenées les qualités et propriétés des mets servis, en référence aux meilleures autorités en la matière, Pline, Athéné, Dioscoride, Julius Pollux, Gallien, Porphyre, Oppien, Polybe, Aristote et Elien. De son côté, Pantagruel n'est pas en reste : il fait un tour de France des universités pour finir à Paris où son père lui adresse une fameuse lettre dans laquelle il lui enjoint de devenir un « abîme de science »⁴.

Mais tant s'en faut qu'ils fassent figure d'élèves modèles. Gargantua est vêtu comme un prince ? On lui enseigne le maintien qui va avec son

³ François Rabelais, *Œuvres complètes*, éd. par Mireille Huchon, Paris, Gallimard, coll. « bibliothèque de la Pléiade », 1994, p. 66. Toutes les références ultérieures au *Gargantua* et au *Pantagruel* renvoient à cette édition dont nous modernisons systématiquement la graphie.

⁴ *Pantagruel*, *ibid.*, p. 245.

rang? Sans doute, mais sans pour autant le débarrasser de ses vieilles habitudes: « toujours se vautrait par les fanges, se mascarait le nez, se chauffourait le visage, aculait ses souliers, baillait aux mouches, et courait volontiers après les papillons, [...]. Il pissait sur ses souliers, il chiait en sa chemise, il se mouschait à ses manches »⁵ Exemple, la formation qu'il reçoit? Sans doute, mais elle s'accompagne de nombreuses frasques: sur le chemin qui mène l'enfant du Chinonais à Paris, la jument énorme qu'il chevauche balaie de sa queue la forêt d'Orléans, sous les yeux stupéfiés de Ponocratès. Et une fois arrivé à Paris, il ne trouve rien de mieux à faire que de se percher au sommet des tours de Notre-Dame pour pisser sur la foule, puis de décrocher les cloches pour les mettre au cou de sa jument. Quant à Pantagruel, il n'est pas en reste. Édifiant, son tour des universités françaises? À Toulouse, il apprend à « dancier et à jouer de l'épée à deux mains, comme est l'usage des écoliers de ladite université »⁶; à Valence, il passe son temps à danser et à se battre; à Orléans, c'est à faire bonne chère et à apprendre à jouer de la paume que ses journées sont consacrées; à Avignon, enfin, il conte fleurette. Surtout, tout au long de cette pérégrination, les références aux auteurs anciens sont systématiquement tournées en dérision. Lorsque des moines lui expliquent que le portrait gravé de son ancêtre Geoffroy de Lusignan a été exécuté selon les principes exposés par Horace dans *l'Art poétique*, l'enfant n'en croit rien: si le portrait montre une face furibonde, c'est en fait que quelque tort a jadis été fait à l'ancêtre qui demande ainsi réparation posthume; à Orléans, où il s'agit de hisser une cloche au sommet d'un clocher, les architectes et maîtres d'œuvre dont l'art repose pourtant sur les écrits de Vitruve, d'Euclide ou d'Archimède sont confondus par l'aisance avec laquelle Pantagruel s'acquitte de la tâche, en soulevant tout simplement la cloche de son petit doigt. Enfin, les ouvrages avec lesquels Pantagruel entre en contact à la bibliothèque de Saint-Victor portent pour la plupart des titres burlesques qui parodient le savoir consacré⁷.

Certes, Pantagruel et surtout Gargantua évoluent; certes leur parcours, tel que le récit le déploie, les conduit d'un état végétatif et animal à celui

⁵ *Gargantua, ibid.*, pp. 33 s.

⁶ *Pantagruel, ibid.*, p. 230.

⁷ Voir plus particulièrement les chapitres V et VII du *Pantagruel*: « Des faits du noble Pantagruel en son jeune âge » et « Comment Pantagruel vint à Paris: et des beaux livres de la librairie de saint Victor ».

d'être humain et de monarque pleinement accompli. Mais le sens de cette progression est loin d'être univoque, d'une part parce que, parvenus à l'âge adulte, les deux géants font souvent figure de grands enfants et d'autre part parce que les épisodes consacrés à leurs premières années s'étendent avec un peu trop de complaisance sur leurs gamineries. À quoi s'ajoute que ces mêmes chapitres s'organisent en fin de compte autour des enfants bien plus qu'autour des figures de pédagogues ou des représentants du monde adulte. Or un tel changement de perspective est essentiel : alors qu'Érasme construit dans ses écrits pédagogiques une figure d'enfant incarnant les promesses liées à son programme de rénovation de la culture, Rabelais propose à l'imagination de ses lecteurs un personnage complexe. À l'enfant sage, brillamment instrumentalisé par la rhétorique pour servir les besoins de la cause humaniste, il substitue un enfant effectivement capable d'intégrer une quantité gigantesque d'informations, mais pour mieux faire sien ce qu'on lui apprend et déployer son inventivité. Deux épisodes, à juste titre célèbres, en témoignent : celui de la fabrication des chevaux de bois et celui de l'invention d'un torche-cul⁸.

Dans l'épisode des chevaux de bois, le petit Gargantua apprend à monter à cheval. L'exercice est d'importance, puisqu'un jeune prince doit aussitôt que possible se montrer bon cavalier, le cheval connotant bien sûr l'appartenance à la noblesse. Aussi, lui a-t-on fabriqué un grand cheval de bois, pour qu'il puisse rapidement se conformer au modèle culturel qu'on cherche à lui inculquer. À en croire le narrateur, le petit apprend vite : le voilà avec son cheval de bois qu'il fait « penader, sauter, voltiger, ruer et danser tout ensemble, aller le pas, le trot, l'entrepas, le galot, les ambles, le hobin, le traquenard, le camelin et l'onagrier »⁹. Or précisément, à ce premier paragraphe qui évoque l'excellence de l'élève cavalier, véritable modèle réduit du gentilhomme maîtrisant sa monture, en succède un autre qui montre ce même élève s'approprier aussitôt ce savoir imposé de l'extérieur :

Lui-même d'une grosse traîne fit un cheval pour la chasse, un autre d'un fût de pressoir à tous les jours, et d'un grand chêne une mule avec la housse pour la

⁸ Chapitres XII et XIII du *Gargantua* : « Des chevaux factices de Gargantua » et « Comment Grandgousier connut l'esprit merveilleux de Gargantua à l'invention d'un torchecul ».

⁹ *Gargantua*, *ibid.*, p. 36.

chambre. Encore en eut-il dix ou douze à relais et sept pour la poste. Et tous mettait coucher auprès de soi¹⁰.

À l'aide d'un seul cheval de bois, le petit Gargantua avait été encouragé à mimer l'univers de la chevalerie, afin de mieux en intégrer les valeurs. À son tour, il construit toutes sortes de chevaux, associés à divers usages, y compris celui, sans rapport aucun à la société adulte, de peluche.

Cette créativité infantile, le chapitre suivant y revient à propos de l'hygiène corporelle, aspect essentiel de la civilité. À son retour d'une campagne militaire, Grandgousier est en effet stupéfait par la précocité de son fils, à peine âgé de six ans. Alors qu'il interroge les nourrices au sujet de l'apprentissage de la propreté, c'est l'enfant en personne qui répond, déclarant être le plus propre des garçons de son pays. En lui faisant ainsi prendre la parole en lieu et place de ses nourrices, Rabelais autorise donc l'opinion de l'enfant en une matière le concernant, mais en laquelle il n'a d'ordinaire pas voix au chapitre. En l'occurrence, il mérite d'être écouté, car il a découvert, « par longue et curieuse expérience, un moyen incomparable de se torcher le cul, le plus seigneurial, le plus excellent, le plus expédient qui jamais fut vu »¹¹. Suit alors l'incroyable liste des objets testés à cet effet, la mention de leurs qualités respectives – texture, dimension, couleur –, accompagnées de leur évaluation en termes d'agrément et d'efficacité. Ainsi l'apprentissage effectif de la propreté est-il l'occasion pour l'enfant d'expérimenter les objets qui l'entourent sur un mode totalement inattendu. À lui seul il est permis de faire coïncider progrès en matière de civilité et exploration ludique selon une logique qui associe harmonieusement contraintes sociales, développement personnel et réinvention active de l'usage du monde.

Il y a davantage. Le petit Gargantua, dans ce même épisode, excelle également en matière de poésie. Alors qu'il détaille à l'intention de son père les étapes successives de son exploration torcheculative, il passe, comme si de rien n'était, de la prose aux vers, sans pour autant changer de sujet, et lorsque son père, stupéfait, lui demande de bien vouloir poursuivre son tour de force verbal, il s'exécute sans difficultés, faisant succéder un rondeau à une épigramme. À ce point du roman, l'enfant

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, p. 38.

Gargantua en vient ainsi à figurer, sur un mode hétérodoxe et parodique, l'idéal de rénovation des modèles littéraires hérités de la tradition. De fait, si l'épigramme semble de lui, le rondeau en revanche ne l'est pas : il l'a entendu de la bouche même d'une de ses nourrices qu'il qualifie significativement de « dame grand », autrement dit d'aïeule. Ce rondeau, il l'a retenu, comme il le dit lui-même, dans la « gibecière de sa mémoire »¹². Or si la forme du rondeau, dans les années 1530, apparaît dépassée, l'épigramme au contraire est en vogue, comme en témoigne alors l'*Art poétique* de Thomas Sébillet¹³. En se montrant pareillement capable de reconduire une forme littéraire héritée du passé tout comme d'en pratiquer une nouvelle, le personnage du petit Gargantua incarne donc tout à la fois les vertus de la *memoria* littéraire – la « gibecière de sa mémoire » – et celles d'une *inventio* nouvelle, tournée vers l'avenir. En somme, tout comme il y a les jouets qu'on met entre les mains de Gargantua et ceux qu'il se fabrique, tout comme il y a la manière de se laver traditionnelle qu'on lui montre et celle à laquelle il recourt, il y a la littérature qu'il reproduit et celle qu'il compose de lui-même.

De la figure de l'enfant telle qu'elle apparaît dans les écrits humanistes, Rabelais retient donc la formidable souplesse de tempérament, la très grande disponibilité d'esprit qui permet l'apprentissage et le progrès rapide. Mais il fait de l'enfant une figure quelque peu décalée par rapport aux idéaux et aux valeurs véhiculées par ces écrits, sans pour autant qu'un tel décalage puisse jamais être perçu comme l'expression d'une rupture ni comme un défaut. Impossible, par exemple, de dire si Grandgousier, dans l'épisode des chevaux de bois ou dans celui du torche-cul, est plus impressionné par les progrès effectivement réalisés par son fils en matière de civilité ou par la façon dont celui-ci a su marquer cet apprentissage de son propre sceau, en s'en appropriant les objets : les deux démarches vont de pair dans le roman. Du coup, que ce soit parce qu'il hérite tout à la fois du passé de la littérature et en incarne l'avenir ou parce qu'il intègre les leçons de civilité tout en développant un rapport au monde inédit,

¹² *Ibid.*, p. 41.

¹³ « les poètes de ce temps les plus friands ont quitté les rondeaux à l'antiquité, pour s'arrêter aux épigrammes et sonnets, poèmes de premier prix parmi les petits. Et de fait tu lis peu de rondeaux de Saint-Gelais, Scève, Salel, Héroët [...] » ; cité par Mireille Huchon dans son édition du *Gargantua*, *ibid.*, p. 1099, n. 4.

l'enfant selon Rabelais apparaît paradoxalement comme un être en formation et comme une figure d'autorité, douée d'un talent propre. Faisant simultanément figure d'apprenti et de maître, cet enfant peut alors librement mener, dans la fiction, des expériences inédites en matière de langage comme de comportement social. Ces expériences, formatrices à leur manière, instaurent ainsi, sous son patronage direct, un véritable réseau d'autorité parallèle.

L'auteur en herbe

Montaigne, de son côté, va même plus loin. Évoquant ainsi sa propre enfance dans les *Essais*, il insiste sur sa formidable précocité et surtout sur l'incroyable disponibilité de son être, qui trouve significativement un rôle à sa mesure dans les tragédies latines que les enfants interprètent au collège :

Mettrai-je en compte cette faculté de mon enfance : une assurance de visage, et souplesse de voix et de geste, à m'appliquer aux rôles que j'entreprenais ? Car, avant l'âge, [...], j'ai soutenu les premiers personnages ès tragédies latines de Buchanan, de Guérente et de Muret, qui se représentèrent en notre collège de Guyenne avec dignité. En cela, Andréas Goveanus, notre principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut sans comparaison le plus grand principal de France ; et m'en tenait-on maître ouvrier¹⁴.

Il faut dire que le petit Michel est un élève modèle : il sait, à six ans, le latin aussi bien sinon mieux que ses professeurs. Encore n'est-ce pas assez dire : il surpasse, en la matière, les autorités les plus respectées, comme en témoigne un développement emblématique, au cours duquel, en quelques lignes, il se voit promu au rang de maître :

Si, par essai, on me voulait donner un thème, à la mode des collèges, on le donne aux autres en français ; mais à moi il me le fallait donner en mauvais latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchy, qui a écrit *De comitiis Romanorum*, Guillaume Guérente, qui a commenté Aristote, George Buchanan, ce grand poète écossais, Marc-Antoine Muret, que la France et l'Italie reconnaît pour le meilleur

¹⁴ Montaigne, *Les Essais*, éd. par Jean Balsamo, Paris, Gallimard, coll. « bibliothèque de la Pléiade », 2007, pp. 183 s. Toutes les références ultérieures aux *Essais* renvoient à cette édition dont nous modernisons la graphie.

orateur du temps, mes précepteurs domestiques, m'ont dit souvent que j'avais ce langage en mon enfance si prêt et si à la main, qu'ils craignaient à m'accoster. Buchanan [...], me dit qu'il était après à écrire de l'institution des enfants, et qu'il prenait l'exemplaire de la mienne¹⁵.

Tout se passe donc ici comme si Montaigne brodait tant et si bien sur le vieux thème humaniste de la disponibilité de l'enfant, qu'il en finissait ironiquement par renverser les rôles. C'est ainsi que les maîtres devront désormais se régler sur leurs pupilles, et non l'inverse : à qui veut enseigner, il faut recommander de faire d'abord « trotter » l'enfant devant soi pour « juger de son train » et se régler sur lui¹⁶. Pour transmettre efficacement les modèles de conduite exemplaires véhiculés par la tradition lettrée, on évitera donc d'entreprendre « d'une même leçon et pareille mesure de conduite régenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes »¹⁷. Sinon, il se pourrait bien que les précepteurs, « en tout un peuple d'enfants », n'en « rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juste fruit de leur discipline »¹⁸. Non content de développer les capacités d'appropriation de l'enfant, le bon maître ira jusqu'à l'encourager à prendre ses distances vis-à-vis de la tradition, sinon même à critiquer vertement les auteurs les plus vénérables et les disciplines reconnues :

Qu'il lui fasse tout passer par l'étamine et ne loge rien en sa tête par simple autorité et à crédit ; les principes d'Aristote ne lui soient principes, non plus que ceux des Stoïciens ou Épicuriens (...). Qui demanda jamais à son disciple ce qu'il lui semble de la Rhétorique et de la Grammaire de telle ou telle sentence de Cicéron ?¹⁹

C'est ici que nous pouvons mesurer ce qui sépare Montaigne de Rabelais. Pour Rabelais, en effet, l'enfant jouit d'une autonomie qui ne va pas à l'encontre du savoir traditionnel qu'on veut lui transmettre : la joie éprouvée par Grandgousier face aux progrès réalisés par son fils tient simultanément au développement de la créativité de l'enfant et à son

¹⁵ *Ibid.*, pp. 180 s.

¹⁶ *Ibid.*, p. 155.

¹⁷ *Ibid.*, p. 156.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*, pp. 156 et 157.

apprentissage réussi des règles de la civilité. Pour Montaigne, au contraire, les formidables capacités de l'enfant, son autonomie même semblent se traduire par une prise de distance vis-à-vis de la tradition, sinon même par un ironique renversement d'autorité, comme si, dans les *Essais*, l'enfant sage et le sale gosse en arrivaient à ne faire plus qu'un !

Cette différence tient tout d'abord aux circonstances. Dans les années 1530, il est encore possible de croire à une renaissance de la culture qu'incarne de façon exemplaire encore que sur un mode différent, la figure de l'enfant telle qu'elle apparaît dans les écrits d'Érasme et les romans de Rabelais. Mais dans les années 1570-1580, à l'heure où Montaigne compose les *Essais*, les guerres civiles qui déchirent la France ont désormais rendu cet idéal problématique. Exemplaires les valeurs véhiculées par les grands textes de l'Antiquité ? Sans doute, mais force est de constater que ces grands textes n'ont pas permis d'éviter la catastrophe. Aux modèles héroïques et sublimes, il faut peut-être préférer les postures plus humbles, lesquelles n'excluent d'ailleurs pas, on vient de le voir, une certaine forme de bravade. À quoi s'ajoute l'apparition d'un lectorat nouveau, issu des rangs de l'artistocratie et de la haute bourgeoisie, intéressé par les belles-lettres, mais rebuté par l'érudition. À chacun, désormais, de frayer sa voie propre dans le massif des discours hérités du passé.

De là le rôle critique joué par la figure de l'enfant dans les *Essais*, figure d'autant plus légitime qu'elle est proche, selon Montaigne, de la « nature naïve », autrement dit de l'état de non-savoir qui permet l'exercice du jugement indépendant²⁰. Aussi bien les enfants sont-ils, à ses yeux, naturellement philosophes. S'ils intègrent sans difficultés les leçons qui leur sont dispensées, c'est en vertu d'une compétence innée :

prenez les simples discours de la philosophie, sachez les choisir et traiter à point : ils sont plus aisés à concevoir qu'un conte de Boccace. Un enfant en est capable, au partir de la nourrice beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou à écrire²¹.

²⁰ Sur un autre plan, la métaphore du monde-enfant permet à Montaigne de valoriser les Indiens d'Amérique dont la société et les mœurs lui paraissent témoigner d'une innocence heureuse. Ce primitivisme s'exprime particulièrement dans l'essai « Des coches » (III, 6).

²¹ *Ibid.*, p. 169.

²² *Ibid.*, p. 166.

Du coup, la philosophie en personne revêt un côté enfantin. Il n'est en effet rien « plus gai, plus gaillard, plus enjoué, et [...] folâtre qu'elle. Elle ne prêche que fête et bon temps »²². Quant à la vertu, « les enfants y peuvent comme les hommes », car elle aussi réside dans la « facilité, utilité et plaisir »²³.

Reste que l'appropriation individuelle du savoir lettré incarné par l'enfant n'est pas sans risques. À trop particulariser les leçons qu'il convient à tous d'intégrer, n'en vient-on pas à former des êtres par trop singuliers ? « Toute étrangeté et particularité en nos mœurs et conditions est évitable comme ennemie de communication et de société, et comme monstrueuse »²⁴, affirme Montaigne. Certes, il faut compter avec la personnalité de chaque enfant, mais surtout il faut dispenser assez tôt un enseignement qui plie l'être aux exigences communes. Et Montaigne d'apporter à ce propos tout le poids de son expérience personnelle :

L'institution a gagné cela sur moi, il est vrai que ce n'a point été sans quelque soin, que, sauf la bière, mon appétit est accommodable indifféremment à toutes choses de quoi on se pâit. Le corps encore souple, on le doit, à cette cause, le plier à toutes façons et coutumes. Et pourvu qu'on puisse tenir l'appétit et la volonté sous boucle, qu'on rende hardiment un jeune homme commode à toutes nations et compagnies, voire au dérèglement et aux excès, si besoin est. Son exercitation suive l'usage²⁵.

Pris entre les exigences contradictoires de l'indépendance et de la conformité, l'enfant ne compose donc pas seulement, dans les *Essais*, une figure qui permet de mieux penser le rapport nouveau du public à la tradition lettrée. Il sert aussi à mieux exprimer les angoisses qui résulteraient d'une éventuelle disparition des modèles anthropologiques véhiculés par cette tradition au profit d'un savoir aux articles désormais dispersés, à force d'avoir été soumis aux caprices infantiles de chacun. À quoi s'ajoute une interrogation sur la capacité de l'enfant à jouer les vedettes dans un domaine aussi sensible : on n'éclipse pas impunément les plus grands maîtres. Aussi doué soit-il, l'enfant ne saurait supplanter ceux qui continuent malgré tout d'incarner l'autorité et ont à charge de transmettre les principes moraux sur lesquels il convient de se régler pour

²³ *Ibid.*, p. 168.

²⁴ *Ibid.*, p. 173.

²⁵ *Ibid.*

vivre au mieux. L'essai « Du pédantisme » (I, 25) s'ouvre ainsi sur un souvenir d'enfance révélateur :

Je me suis souvent dépité, en mon enfance, de voir ès comédies italiennes toujours un pédante pour badin et le surnom de magister n'avoir guère plus honorable signification parmi nous. Car, leur étant donné en gouvernement et en garde, que pouvais-je moins faire que d'être jaloux de leur réputation ? Je cherchais bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire et les personnes rares et excellentes en jugement et en savoir ; d'autant qu'ils vont un train entièrement contraire les uns des autres. Mais en ceci perdais-je mon latin, que les plus galants hommes c'étaient ceux qui les avaient le plus à mépris, témoin notre bon de Bellay : 'Mais je hais par sur tout un savoir pédantesque'²⁶.

L'enfant a beau être génial, il ne saurait se passer de maîtres, ou tout au moins voir ceux-ci faire l'objet d'un traitement humiliant, sans être saisi par l'angoisse que suscite la chute des idoles. Après tout, est-il vraiment assez fort pour avancer seul ? Peut-il se former sans formateur ? Que des dramaturges en viennent à se moquer des pédants sur scène, qu'un poète tel que du Bellay se mette à critiquer ouvertement les représentants officiels du savoir laisse soudain entrevoir à l'enfant prodige, tout à coup bien démuni face à un tel spectacle, les conséquences possibles de ses dispositions exceptionnelles. Et puis, lui qui pouvait, dès son plus jeune âge, interpréter avec brio, sur la scène du collège de Guyenne, les plus grands rôles des tragédies latines, n'est-il pas en fin de compte semblable à ces pédants dont la comédie révèle toute la vanité ? Au collège de Guyenne, ses talents d'acteur témoignaient sans doute de la grande souplesse de son être, mais cette souplesse elle-même ne trahissait-elle pas une disponibilité excessive, un vide intérieur masqué par la récitation trop parfaite de rôles appris par cœur ? Significativement, après avoir évoqué ses débuts sur scène et s'être attardé sur les mérites d'une éducation qui fait place au théâtre, Montaigne insiste sur la nécessité de voir se dérouler les pièces jouées par des enfants « en présence d'un chacun et à la vue même du magistrat », sous l'œil d'un prince à « l'affection et bonté [...] paternelle »²⁷, comme s'il lui fallait maintenant rétablir à tout prix une figure d'autorité, capable de fournir un garant essentiel au spectacle des mérites enfantins.

²⁶ *Ibid.*, p. 138.

²⁷ *Ibid.*, p. 184.

Dans les *Essais*, les observations insistant sur les formidables capacités de l'enfant, sur sa supériorité même, se trouvent donc doublées par une série d'observations à la tonalité plus inquiète. Si Érasme avait en quelque sorte inventé une figure d'enfant idéalisée incarnant les vertus civilisatrices de l'humanisme, si Rabelais avait aussitôt réinventé cette figure pour en faire un personnage doué d'une vie propre, Montaigne la place au cœur d'une tension critique. Comment assurer la transmission d'un savoir fondateur par l'entremise d'autorités reconnues tout en préservant la vitalité, l'inventivité et l'indépendance enfantine ? L'enfant serait-il nécessairement condamné, soit à se taire et répéter passivement sa leçon, soit à mettre en danger la tradition s'il ouvre la bouche ? Comment donc trouver un équilibre satisfaisant entre une conception qui fait de lui la cible idéale d'un savoir prescriptif et une conception qui voit en lui un être créatif, débordant d'imagination ?

La réponse à ces questions, Montaigne la trouve dans l'éducation qu'il a lui-même reçue. Cette éducation, qu'il présente comme exemplaire, est en réalité tout à la fois particulière et traditionnelle. Particulière, car le propre père de Montaigne a fait tout d'abord élever son fils par des précepteurs, au lieu de l'envoyer au collège. Jusqu'à l'âge de six ans, ces précepteurs ne parlent que latin avec le petit Michel. Ce qui explique ses talents précoces en la matière, et, d'une certaine façon, les relativise aussi : dans un tel contexte, si l'enfant finit par maîtriser mieux que les meilleurs spécialistes la langue du savoir par excellence, c'est finalement grâce à certains de ces spécialistes eux-mêmes, et sous le patronage direct de son père. De la sorte, ses prouesses demeurent bien réelles, mais rendent aussi hommage à l'autorité. Inversément, son père et ses précepteurs, en voulant cette éducation hors-normes et en s'y prêtant de plein gré, cautionnent le développement d'une sphère d'autorité parallèle, à même de faire concurrence aux lieux officiels du savoir et tout entière organisée autour de la personne de l'enfant. Un équilibre idéal s'instaure ainsi entre la reconnaissance des mérites enfantins et le respect de la tradition, entre l'inventivité associée aux petits et la transmission des modèles éprouvés.

C'est ce même équilibre qui caractérise les années que Montaigne passe au collège, où son père, se laissant finalement « emporter à l'opinion commune »²⁸, se résout à l'envoyer. En effet, au collège, Montaigne fait ses

²⁸ *Ibid.*, p. 182.

classes comme tout autre élève, mais conserve aussi, avec les auteurs de la tradition, un rapport extra-curriculaire privilégié. À l'enseignement traditionnel qui lui est dispensé, viennent ainsi s'ajouter des lectures parallèles, habilement dirigées par un précepteur intelligent, figure d'autorité assez souple pour guider l'enfant dans ses explorations personnelles, sans pour autant sacrifier le corpus imposé. Une telle éducation est-elle exemplaire au regard de la norme ? Certes pas, et Montaigne le reconnaît dès les premières lignes de son essai consacré à l'« institution des enfants » :

Aussi moi, je vois, mieux que tout autre, que ce ne sont ici que rêveries d'homme qui n'a goûté des sciences que la croûte première, en son enfance, et n'en a retenu qu'un général et informe visage : un peu de chaque chose, et rien du tout, à la Française [...]. Et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus savant que moi, qui n'ai pas de quoi l'examiner sur sa première leçon, au moins selon icelle²⁹.

Certes, de telles affirmations, placées en tête d'essai, relèvent de la *captatio benevolentiae*. Mais, cette *captatio* permet de comprendre d'où Montaigne parle, lorsqu'il aborde la question des enfants et de l'éducation : sur un tout autre plan que celui de la pédagogie traditionnelle. En nous parlant des enfants et de leur formation, ce n'est pas les premiers de classe qui l'intéressent, ni les garnements, fussent-ils surdoués, mais les jeunes lecteurs passionnés et les écrivains en herbe. Car si l'éducation reçue par Montaigne s'avère exemplaire, c'est que le subtil alliage de conformisme et d'originalité qui la caractérise a permis le développement d'un goût profond des lettres. Ce sont les lectures parallèles, faites néanmoins sous la tutelle de son précepteur de collège, qui ont déterminé son rapport aux livres et décidé de sa vocation. Pour finir, écoutons Montaigne évoquer une dernière fois cette période de sa vie :

Le premier goût que j'eus aux livres, il me vint du plaisir des fables de la Métamorphose d'Ovide. Car, environ l'âge de sept ou huit ans, je me dérobaï de tout autre plaisir pour les lire [...]. Je m'en rendais plus nonchalant à l'étude de mes autres leçons prescrites. Là, il me vint singulièrement à propos d'avoir à faire à un homme d'entendement de précepteur, qui sut dextrement conniver à cette mienne débauche, et autres pareilles. Car, par là, j'enfilais tout d'un trait Virgile en l'Énéïde, et puis Térence, et puis Plaute, et des comédies italiennes [...]. S'il eût

²⁹ *Ibid.*, p. 150.

été fol de rompre ce train, j'estime que je n'eusse rapporté du collègue que la haine des livres, comme fait quasi toute notre noblesse. Il s'y gouverna ingénieusement faisant semblant de n'en voir rien, il aiguisait ma faim, ne me laissant qu'à la dérobée gourmander ces livres, et me tenant doucement en office pour les autres études de la règle³⁰.

À ce point, l'éloge de l'autorité et celle de l'indépendance se confondent, tandis que la figure de l'enfant acquiert pour longtemps sa légitimité littéraire.

Jean-Pierre VAN ELSLANDE
Université de Neuchâtel

³⁰ *Ibid.*, pp. 182 s.